

BLACK SWAN

La légende du voilier noir

RÉMI PAYRE

L'auteur remercie Marie, Édouard et Germain

BLACK SWAN

La légende du voilier noir

Les personnages de ce roman sont purement fictifs.
Le récit est cependant inspiré de l'histoire authentique de deux yachts centenaires exceptionnels, naviguant encore aujourd'hui quelque part en Méditerranée.

Couverture :
Deux voiliers faisant la course, 1940
© Underwood Archives/ UIG / Bridgeman Images

© Editions des Falaises, 2024
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
www.editionsdesfalaises.fr





Brynhild racing off Cowes, vers 1901. John Steven Dewes

Prologue

22 juin 1944

La chaloupe avait ralenti et s'approchait lentement du grand môle qui protégeait la rade de la houle du large. À sa proue, le lieutenant Archibald Jameson, officier de la Royal Navy, distinguait maintenant davantage la ville qui émergeait face à lui. Ou plutôt ce qu'il en restait : des quartiers entiers avaient été ravagés et ne montraient plus que pans de murs lézardés et amoncellements de gravats, offrant un contraste effrayant avec les paisibles collines verdoyantes s'étendant au loin. Des bulldozers avaient taillé par endroits des sortes d'avenues dans ces enchevêtrements pour permettre le passage des convois. Jamais encore il n'avait vu la guerre sous cet aspect. Pauvres civils ! Fallait-il que l'objectif ait été important pour sacrifier autant de vies sans compter. Difficile d'imaginer ce qu'avait pu être cette cité avant les bombardements alliés. Seuls, au-delà de la jetée, un fort moyenâgeux dressé sur une esplanade en bord de mer ainsi qu'un vieux bassin au pied d'un quartier ancien semblaient être parvenus à défier les bombes comme le temps.

La chaloupe accosta. Il s'agissait de transférer à terre

deux marins qui avaient été sévèrement brûlés à la suite de la rupture d'une canalisation de vapeur, et qui n'étaient pas soignables à bord. Pour rejoindre le môle, il fallait d'abord gravir une volée de marches glissantes. Les hommes gémissaient doucement pendant la délicate manœuvre de débarquement. Le lieutenant Archibald Jameson aida à les hisser, puis partit à la recherche d'un poste sanitaire où, après quelques palabres, les Américains acceptèrent de prendre en charge les deux blessés. Bientôt, un Dodge marqué de grandes croix rouges reculait non sans mal sur la digue. Une fois ses marins allongés sur des brancards, l'officier leur serra la main avant qu'on ne les enfourne dans l'ambulance. — Bonne chance, messieurs. Nous nous reverrons en Angleterre.

Les autres répondirent d'un pauvre sourire, avant que les portes arrière ne soient refermées par un GI impassible. Jameson regarda s'éloigner le Dodge avec le sentiment de la mission accomplie, puis jeta machinalement un œil sur la rade, qu'il dominait maintenant depuis le môle. Le spectacle avait quelque chose d'hallucinant : sous le chaud soleil italien de ce début d'été, le grand port de Civitavecchia n'était, à l'image de la ville, plus que décombres. À perte de vue s'étendaient des quais éventrés, des épaves de toutes sortes, des coques charviriées, des débris indistincts. Brutale et absurde réalité de la guerre. Les Américains avaient pris la ville depuis quelques jours, après les terribles mois de combats plus au sud, sur la ligne Gustave et au Monte Cassino. Combien de temps faudrait-il maintenant pour remettre tout cela en état ? Sans chercher de réponse, avant de remonter dans la chaloupe, Jameson préféra tourner une dernière fois son regard vers le vieux bassin intact, comme à la recherche instinctive d'une vision rassurante. Il y avait là amarré parmi quelques barques de

pêcheurs un grand voilier, anachronique dans ce chaos. Il n'y prêta d'abord pas attention, avant de sursauter. Cette silhouette, était-ce possible ? Non, ce ne pouvait être qu'une illusion. Pourtant, il ne semblait pas se tromper. Incrédule, il retourna à la chaloupe et demanda à l'un des marins de lui prêter des jumelles.

Là, il vit : ce gréement en yawl surplombant une longue coque noire, cette poupe effilée semblant s'avancer interminablement au-dessus de l'eau, cette proue arrondie sous le beaupré, ce ne pouvait être que *Brynhild*, le voilier mythique dont les récits avaient bercé son enfance. Faisant signe depuis le haut du quai à ses hommes de l'attendre, il se dirigea fébrilement vers le bateau, enjambant des poutrelles éparses, longeant sans les voir quelques étals de fortune dressés par des pêcheurs vendant à qui le voulait des poulpes luisants. En marchant, des souvenirs d'enfance revenaient par vagues. Il revoyait la grande photographie montrant le navire toutes voiles dehors, accrochée dans le bureau paternel de leur propriété du Dorset. Son oncle, qu'il avait connu quand il était encore gosse, était membre de l'équipage qui avait gagné à son bord, véritable titre de gloire familiale, la médaille d'argent aux Jeux olympiques de Paris, en 1900. Il se souvenait de ce grand gaillard blond au sourire de gamin qui venait chaque été à la maison. C'était toujours la fête quand on savait qu'il allait arriver, avec des cadeaux pour chacun de ses neveux. Et puis la guerre était survenue, et l'oncle adoré avait péri tragiquement avec tant d'autres braves lors de la formidable bataille navale du Jutland, en 1916.

Parvenu à hauteur du voilier, Jameson ne put masquer sa déception. Le nom qui apparaissait en grandes lettres sous la poupe n'était pas *Brynhild*, mais *Fiamma Nera*. Désorienté, il laissait son regard balayer le pont, à la

recherche de détails. Sa mémoire l'aurait-elle trahie? Il ne voulait pas y croire. Il avait même eu la chance de monter sur le pont avec son frère, vers l'âge de huit ans. L'oncle Henry leur avait fait ce cadeau inoubliable, après une nouvelle victoire obtenue lors de la King's Cup. Il avait gardé précieusement la photo les montrant, lui et son frère cadet, posant fièrement au pied du grand mât avec l'équipage au complet.

Il restait là debout en plein soleil, pris d'un vertige. Plus il regardait le voilier amarré sagement le long du vieux quai en pierres taillées et plus il se persuadait, tentant de faire remonter au mieux ses souvenirs flous de gosse, qu'il s'agissait bien du fameux *Brynhild*. Cette vision paisible rappelant son enfance lui apparaissait comme une parenthèse inespérée à l'écart des tourments de la guerre. Par quels détours extraordinaires ce bateau pouvait-il se trouver ici sous un autre nom au cœur de l'Italie, en pleine tourmente? Il fallait en avoir le cœur net.

Face au voilier était étalée une espèce de terrasse de café installée sommairement de bric et de broc sur le quai, avec quelques locaux attablés en pleine conversation. De l'autre côté se dressait une tente de campagne devant laquelle discutait un groupe de GI, cigarettes à la main. Archibald Jameson se dit qu'il avait plus de chances d'obtenir auprès d'eux des informations intéressantes. Il s'approcha. À la vue de l'uniforme immaculé de la Royal Navy, ils esquissèrent un vague salut. Lui se moquait bien en cet instant du protocole. Seul comptait d'en apprendre davantage.

— Bonjour, messieurs. Savez-vous ce que ce navire fait ici?

— Ah ça? Il était là quand on est arrivés. Une sacrée chance qu'il ait échappé aux bombardements. Il paraît qu'il a appartenu à Mussolini.

— Mussolini?

— Oui... enfin, vous savez, nous, on ne fait que répéter ce qu'on a entendu.

— Merci. Permettez-moi d'aller y jeter un coup d'œil. Avant que les autres n'aient pu répondre, il se dirigeait déjà vers la coupée. Mussolini... Qu'est-ce que c'était que cette histoire invraisemblable? Archibald Jameson franchit la passerelle gardée par une sentinelle, qui se contenta sans un mot de claquer un garde-à-vous, n'osant pas à la vue des galons s'opposer à son passage, et il s'engagea sur le pont désert. D'abord, il ne put s'empêcher de descendre dans le carré. Il avait l'impression, marche après marche, de pénétrer dans un autre monde, un monde de quiétude et de pénombre, si loin des ruines étalées dehors au grand soleil. Le bâtiment avait été configuré en yacht de luxe, avec un couloir s'ouvrant sur des cabines confortables habillées d'acajou. Ces aménagements ébranlèrent ses certitudes, lui faisant douter de l'origine du bateau : il ne pouvait en avoir été ainsi sur un voilier de course, à l'époque où son oncle avait bataillé dans la rade du Havre pour rapporter cette fameuse médaille d'argent.

Il remonta sur le pont et s'attarda quelques minutes, en proie aux interrogations. Son propre équipage l'attendait sans doute déjà, pressé de retourner vers leur destroyer mouillé au large. Qu'importait. Il repensait à la maison familiale du Dorset, nichée dans une clairière située à deux pas des falaises, aux courses folles vers la plage avec l'oncle Henry qui promettait je ne sais quoi à celui qui arriverait le premier... Il alluma une cigarette, bien décidé à s'accorder encore quelques instants loin de sa passerelle de commandement et des odeurs de mazout.

Appuyé au bastingage, les yeux dans le vague, il lâchait de courtes bouffées qui s'évaporaient dans la brise

tiède venue du large. La sentinelle à quelques mètres faisait semblant de ne pas le regarder, le laissant à ses rêveries... Et Margareth, sa femme, qui l'attendait là-bas avec leur fils... Tous deux étaient venus s'abriter chez ses parents pour échapper au blitz sur Londres autant qu'à la solitude. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas revue? Déjà quatre ans que durait cette foutue guerre... D'abord embarqué sur le porte-avions *HMS Ark Royal*, il avait eu l'honneur de participer à la traque impitoyable du cuirassé *Bismarck* à travers l'Atlantique, avant que son navire ne soit à son tour torpillé au large de l'Espagne. Après ce désastre auquel l'équipage avait heureusement réchappé, il avait été réaffecté comme lieutenant en second sur le destroyer *HMS Lookout* : un rapide celui-là, filant plus de trente-cinq nœuds, chargé de la protection des convois en Méditerranée. Il ne ressentait en cet instant aucune fierté à la pensée de ce parcours, mais simplement comme une chape de lassitude : tout cela durait depuis si longtemps...

Le spectacle tragique devant lui laissait penser que ce n'était pas fini. On avait pourtant débarqué en Normandie depuis quinze jours, et la tête de pont semblait solide, à ce qu'on disait. Rome était enfin libérée. Mais la route vers Berlin semblait encore bien longue.

Allons, *Brynhild* ou pas, il était temps maintenant de regagner son destroyer qui l'attendait au large. Reprenant ses esprits, il fit quelques pas vers la poupe pour rejoindre la coupée, puis remonta sur le quai. Il s'apprêtait à regagner la chaloupe, se demandant encore comment Benito Mussolini, le maître de l'Italie fasciste, avait pu entrer en possession de ce navire, lorsqu'un type s'approcha depuis la terrasse du café. C'était un grand maigre à l'allure désinvolte, habillé d'un pantalon large et d'un tricot de corps blanc estampillé *Fiamma Nera*.

— *Buongiorno!* Il vous plaît, le bateau?

Il avait un air souriant un peu de travers, pas net. Archibald Jameson ne goûtait guère ce genre de familiarité. Mais le lettrage du tee-shirt l'incita instinctivement à la courtoisie.

— Oui, c'est un superbe bâtiment. Vous travaillez dessus?

— On peut dire ça comme ça, oui. Je suis le seul marin qu'ils ont gardé à leur arrivée – il désignait du regard le groupe de GI devant la tente. Ils ont renvoyé tout l'équipage, à part moi.

Il y avait peut-être un peu de fierté dans le ton. Jameson ne s'en rendit pas compte, laissant l'autre continuer dans un mauvais anglais :

— Moi, ils m'ont dit que je pouvais rester pour faire la maintenance et la garde. Qui sait comment je serai payé. On verra bien...

— Mais alors vous savez pourquoi le bateau est là?

— Bien sûr! C'était un bateau de plaisance qui a appartenu au Duce. Il m'a même serré la main quand il est venu à bord!

C'était donc vrai, cette histoire de Mussolini. Le marin regarda sa main droite avec respect, comme si elle portait encore les traces de son illustre consœur, avant de continuer :

— C'est pour ça que, les *Americani*, ils ont viré le capitaine. La *politica*... *Ma*, tout ça, ça ne me concerne pas.

— Et... le bateau est là depuis longtemps?

— Vous pensez! Ça fait un moment que le Duce n'est plus venu. Il est loin maintenant au nord. On est amarés ici depuis plus d'un an. J'étais là l'année dernière, le jour où ça a bombardé. On a eu de la chance...

Son regard s'était éteint une seconde, le temps de se remémorer ce qu'il avait vécu dans ces moments. Puis la lueur dans les yeux était revenue :

— Avant, on était à Venezia. Et ensuite à Rapallo. Ils ont finalement choisi un amarrage ici sans doute parce que c'est près de Rome. Mais les sorties en mer, *finito!* Trop dangereux...

Sur ce point, on ne pouvait lui donner tort : les événements actuels ne prêtaient guère à la croisière au soleil de la mer Tyrrhénienne. Jameson pensait à la surprise qu'aurait son père lorsqu'il apprendrait que le fameux bateau barré par son frère avait ainsi fini sa course en Italie. Le marin continuait :

— *Ma*, si vous vous intéressez au bateau, j'ai peut-être quelque chose à vous montrer.

L'heure tournait. Le lieutenant Jameson, en tant qu'officier, bénéficiait de certaines prérogatives, mais son sens de la rigueur militaire lui commandait de retourner à l'embarquement. Pourtant, il s'entendit répondre presque à son insu :

— OK, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Dépêchez-vous.

L'autre l'entraîna sur le bateau :

— Suivez-moi. Ce ne sera pas long.

La sentinelle ne fit cette fois pas l'effort de saluer. Jameson était déjà dans le carré avec l'Italien. Ce dernier ouvrit un tiroir pour en extraire un gros cahier :

— Regardez ça. Si vous voulez, il est à vous.

Il sera à moi moyennant rétribution, évidemment, pensa Jameson. Il prit le carnet. En première page était écrit en grandes lettres manuscrites : « *Fiamma Nera*, 1938- ». La date de fin n'était pas mentionnée. Dessous, en plus petits caractères on pouvait lire « *Capitano* Luigi d'Agostini ».

Dans l'ombre, Jameson le feuilleta. Forcément, ne connaissant pas l'italien, il n'y comprenait rien, hormis les dates qui marquaient les paragraphes. Cela commençait le 2 *settembre* 1938. Il regarda le marin :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est le carnet de voyage du capitaine. Il l'a laissé quand ils l'ont emmené. Il a eu raison. Il lui aurait certainement confisqué. Je suis certain qu'il a préféré l'abandonner là à bord que de le voir être volé par les Américains. Comme vous êtes intéressé par l'histoire du bateau, j'ai pensé que...

Derrière son regard torve, il avait tout de même bien pensé. Jameson était-il certain que ce bateau ait été celui de son oncle ? Les souvenirs d'enfants peuvent être tellement mouvants. Mais qu'importait. Seul comptait le rêve et il savait déjà qu'il allait repartir avec ce document. Dès son retour en Angleterre, il le ferait traduire et le donnerait à son père. Ce dernier serait tellement heureux d'ajouter cette pièce à la collection de souvenirs de son frère.

— Combien ?

— *Ma*, je ne sais pas. Qu'est-ce que vous avez ?

Dans ce monde de déliquescence, tout était bon pour vivre ou survivre, Archibald Jameson le comprenait. Et puis cet Italien méritait une récompense. Mais il ne faudrait pas qu'il se montre trop exigeant : l'Anglais était descendu à terre les poches pour ainsi dire vides. À moins que... Il sortit son briquet tempête et un paquet de cigarettes sous les yeux satisfaits de son interlocuteur. Après tout, c'était déjà ça de pris.

Trois minutes plus tard, le lieutenant Archibald Jameson filait sur le quai, un carnet blanc sous le bras, pour rejoindre enfin son équipage qui commençait à s'inquiéter.

1

Le vent a fraîchi force 4. Jolie brise.

Il reste peut-être une heure avant la tombée du jour. Il est temps de virer de bord pour rentrer au port de l'Herbaudière. Ils reviennent d'une belle traversée depuis l'île d'Yeu, et la côte de Noirmoutier est maintenant toute proche. Suzanne est à la barre, et Bertrand aux réglages. Nul besoin de se parler pour engager la manœuvre : tous trois, elle, lui et leur Requin naviguent si souvent ensemble qu'ils semblent se connaître comme les doigts de la main.

Ils ont acheté leur voilier voilà cinq ans et l'ont patiemment restauré avec l'aide de leur ami Gaël, charpentier de marine. Un plan Pouvreau de 1962 tout en acajou, avec le mât en spruce. Une merveille d'esthétique et de navigabilité, particulièrement dans le petit temps. Bertrand regarde Suzanne assise à la barre. C'est peut-être comme cela qu'il l'aime le plus. Engoncée dans un ciré, les cheveux blonds collés au visage par les embruns, elle a ce sourire particulier des gens un peu en dehors du monde qui savent vivre sans compromis l'instant présent.

Il affine un réglage pour cintrer le mât et donner de l'air dans la grand-voile. Le Requin file parfaitement dans le clapot. Dans vingt minutes tout au plus, ils seront au port.

Enfin rentrés à l'abri de leur salon, ils discutent devant un feu de bois préparé par Bertrand de la façon dont ils vont essayer d'organiser leurs journées à venir. Parce qu'il y a un changement : il a reçu tout à l'heure un appel téléphonique de ses parents, avocats à Rouen, qui ont décidé à l'improviste de passer le week-end à Noirmoutier. Et il ne peut pas leur dire non.

Depuis dix ans déjà, ils ont accepté de lui laisser l'usage de la maison de vacances familiale dont sa mère avait hérité, pourvu qu'elle soit entretenue correctement et qu'ils puissent eux-mêmes en profiter lorsqu'il leur prend l'envie de filer passer trois jours à la mer. Cela n'arrive pas souvent. Mais il a fallu que ça tombe le week-end prochain. Eux qui avaient prévu d'accueillir dès demain pour quelques jours un couple d'amis venus de Nantes en sont quittes pour revoir tout ça.

— Évidemment, ils ont bien choisi leur jour... Ils sont pénibles, à toujours prévenir au dernier moment.

— Qu'est-ce que tu veux? Ils sont aussi chez eux. C'est le *deal*.

— Oui, eh bien parfois, je crois que je préférerais acheter une autre maison pour être vraiment chez moi.

Il dit ça sans y croire vraiment. D'abord, et c'est déjà une raison suffisante, l'immobilier est devenu hors de prix sur l'île. Mais surtout il est attaché bien davantage qu'il ne veut le dire à la bâtisse blanche aux tuiles demi-rondes où il a passé toutes ses vacances d'été depuis qu'il est gosse. C'est déjà une chance extraordinaire que de pouvoir l'habiter à l'année dans ces conditions. Quatre chambres, une pelouse avec terrasse sans vis-

à-vis ombragée par un grand pin maritime, un portail donnant dans une petite rue à cent mètres de la plage de Luzéronde et à dix minutes à vélo de leur cher Requin. Tout ça pour un loyer symbolique. Objectivement, que demander de plus ?

Non, ce qui le contrarie surtout, c'est l'opération de rangement qu'il va falloir réaliser demain. Lors de leur dernière visite, son père lui avait suggéré avec insistance de se débarrasser des vieilles planches à voile qui traînent depuis si longtemps le long d'un mur, arguant avec raison qu'il ne remonterait jamais dessus. Mais c'est comme le reste, Bertrand a du mal à s'en détacher. Après tout, elles font aussi un peu partie de sa jeunesse.

Il avait découvert la mer tout gamin à Noirmoutier. Mais c'était en Normandie, à l'adolescence, qu'il en était véritablement devenu dingue. Assis sur les tristes chaises de sa boîte à bac rouennaise, il regardait filer les nuages par-delà les hauts murs et les marronniers, imaginant les vagues et les rouleaux se cassant sans relâche dans ses criques préférées. Il révisait ses cours avec, comme fond sonore, des enregistrements à l'infini de ressac. Dès ses vingt ans, après quelques boulots d'été, il s'était offert un break Peugeot en état assez douteux qu'il avait immédiatement doté, nonobstant tout autre travail d'entretien, d'une galerie de toit. Car l'engin aux sièges défraîchis n'était pas vraiment fait pour ramasser les filles, mais bien plutôt pour charger à bloc planches, wishbones et voiles, direction la mer. N'hésitant pas à trahir Noirmoutier, il filait solitaire le week-end sur la côte normande et passait des heures à tirer des bords parfaits du côté de Veules-les-Roses. Les windsurfers locaux avaient appris à connaître cette grande carcasse rouquine un peu distante venue de la ville, qui n'hésitait pas à sortir en mer même lorsque les prévisions météo-

rologiques étaient plutôt au gros temps. Une fois même, il s'était fait piéger par un méchant vent de terre et n'avait dû son salut qu'à la présence fortuite d'un zodiac qui avait réussi *in extremis* à le ramener à la côte. Au-delà de l'humiliation, cette sacrée frayeur avait surtout été une belle leçon d'humilité. Pendant longtemps, il avait affirmé par bravade que, depuis ce jour, sa vie n'était que rab et qu'il pouvait en conséquence tout se permettre. Mais, en vérité, il avait lâché le pied et appris à ne plus faire n'importe quoi.

Plus tard, il avait décidé que la mer serait son métier. Dire que ça avait fait plaisir à ses parents aurait été excessif, mais tous deux, dotés d'un esprit ouvert, avaient accepté sans rechigner de lui payer les études qu'il voulait. De toute façon, connaissant leur fils, ils savaient que cela ne servirait à rien de parlementer.

Dès le matin, il s'est mis au boulot. Il charge les flotteurs verts de mousse sur le toit du monospace, direction la déchetterie. Une grosse tégénaire dérangée dans sa léthargie file, noire sur le blanc de l'enduit, se réfugie un peu plus loin dans les herbes. Sur la petite route qui sinue entre les marais salants, il reste silencieux, ne pouvant retenir un pincement au cœur pourtant ridicule à l'idée de voir ces bouts d'époxy disparaître dans les profondeurs d'une benne. La présence de Suzanne à ses côtés l'empêche de renoncer. Elle le console en riant :

— Tu verras, dans une heure, tu n'y penses déjà plus.
— Qu'est-ce que tu en sais ? J'ai failli mourir avec elles, je te rappelle. Ce n'est pas rien. Elles sont toute ma jeunesse, figure-toi...

— Arrête ton cinéma et dis-toi que, finalement, elles meurent sans toi, ce qui est préférable, avoue-le.

Pour atténuer son propos, elle lui claque un baiser sur

la joue juste dans un virage, manquant le faire basculer dans le fossé tout proche.

Suzanne et Bertrand se sont rencontrés au lycée maritime de Sète, alors qu'ils passaient leur diplôme de capitaine 200. Issus de milieux bien différents – elle était fille d'instituteurs –, ils avaient tous deux le même rêve de devenir skippers. Alors, autant le partager.

Depuis maintenant près de dix ans, ils effectuent des convois de yachts de luxe entre les Caraïbes et l'Europe ou pour le compte de constructeurs, ensemble ou séparément selon les circonstances. Jamais ils n'ont regretté leur choix. Ils mènent ainsi la vie de grand vent exactement telle qu'ils l'imaginaient sur les bancs de l'école. Leur sérieux et leur professionnalisme leur ont octroyé une petite réputation dans le milieu, et ils trouvent sans difficulté des engagements qui leur permettent d'organiser leur emploi du temps comme ils l'entendent.

Mais, au-delà de leur métier, c'est la restauration de leur bateau qui les a véritablement soudés. Le Requin, c'était leur rêve : un voilier d'à peine dix mètres, fin et racé, dessiné dans les années trente, mais plus que jamais sexy et élégant. Ils avaient découvert celui-là par hasard, abandonné et misérable comme un chien sur une aire d'autoroute en début d'été, perdu au fond d'une vasière. Ça n'était pas possible de le laisser là à pourrir, et l'idée de devoir le sauver leur était apparue comme une évidence. Ils l'avaient acquis pour une bouchée de pain. Il n'en valait pas davantage.

Ils en ont passé, des soirées ensemble, rabot à la main, perchés sur des escabeaux dans les odeurs de colle et de vernis, à imaginer le jour où enfin leur joyau serait mis à l'eau pour ses premiers essais à la mer. Leur ami

charpentier de marine, Gaël, leur avait laissé un coin de son atelier et n'hésitait jamais à leur prodiguer de judicieux conseils qui avaient contribué à faire avancer le chantier en même temps qu'à renforcer leur amitié. Avec les mois, leur projet de restauration avait commencé à être connu sur l'île, et il n'était pas rare qu'un Requiniste local ne passe lorsqu'il y avait de la lumière dans l'atelier pour discuter le coup et boire un café.

Ouf! Le jardin est en ordre et les parties communes ainsi que la chambre destinée aux parents sont nettoyées. Ça fera l'affaire. Ils peuvent maintenant ce soir recevoir l'esprit tranquille leurs amis nantais qui ont décidé de maintenir leur passage, même s'il doit être écourté.

Francesco et sa compagne Nathalie sont arrivés de Nantes à la nuit tombée. Lui, un grand brun à la barbe soignée, d'allure un peu voûtée malgré sa jeunesse, est ingénieur de maintenance dans une société de moteurs et de groupes électrogènes de marine. Il passe son temps de port en port à travers l'Europe. Ainsi, ils ont toujours matière à parler bateaux lorsqu'ils se voient. Sa compagne a un job plus sédentaire à Nantes. Moins voileux que leurs amis, ils ne dédaignent cependant pas faire une petite sortie en mer, lorsque l'occasion se présente.

À peine installés à table, ils n'ont pas encore commencé à goûter l'entrée préparée à la va-vite par Bertrand que déjà la conversation est bien engagée :

— Alors, c'était quoi, votre dernier voyage?

— Tu parles! Un yacht à moteur à rapporter en Italie pour révision. Vous auriez vu l'intérieur. Le kitsch ultime. Imaginez-vous, il y avait même des colonnes doriques pour décorer le salon. Je n'avais jamais vu ça!

Suzanne tempère :

— Oui, enfin, c'était quand même une belle affaire bien payée. Et la météo était parfaite.

— De ce côté-là, c'est vrai. On n'a pas été secoués comme quand j'ai dû convoier un Imoca en janvier dernier. Mais c'était d'un ennui...

Francesco interroge :

— Ah oui, tu as sauté un Imoca ?

— Oui. Enfin, pas tout à fait. C'était après la route du Rhum. Le bateau était resté en Guadeloupe à la suite d'une avarie et il manquait du monde pour le reconduire à Lorient. J'ai été recruté en tant qu'équipier. Belle expérience. C'est de vraies Formule 1, ces machines.

— Tu m'étonnes. À propos, vous ne voudriez pas essayer de vous lancer dans une course genre transat en double ? Vous deux, avec votre bagage, vous pourriez tenter, non ?

C'est Suzanne qui répond en regardant Bertrand :

— Ah non, la compétition, la course, ce n'est pas notre truc. La pression, trouver des sponsors, tout ça... Sans façon !

Bertrand approuve en se resserrant un verre de vin rouge :

— Nous, ce qu'on aime, c'est naviguer pour le plaisir, sans contrainte. Tu sais, ici, à Noirmoutier, c'est un vrai repaire de Requin. On est sollicités chaque année pour participer à des régates. Mais jusque-là on a toujours trouvé une raison pour dire non.

— Et puis, on veut laisser aux autres une chance de gagner !

Tout le monde rigole. Le plat de résistance arrive, aussi minimaliste que l'entrée. Bertrand se lève pour aller chercher une autre bouteille, tout en demandant à Francesco :

— Et toi, c'était quoi, tes dernières missions ?

— Je reviens de Boulogne. Une campagne d'essai sur un chalutier de gros tonnage.

— Et comme d'habitude, tu as passé les trois quarts de ton temps à fond de cale, je parie.

— Exact. Il y avait à la fois la remise en route du groupe motopropulseur et du groupe électrogène à valider avec le client.

Bertrand le vanne :

— Je vois. Des journées plongé dans les abaques et les manuels. C'est ça, la mer, pour toi !

— Moque-toi. Je ne suis pas marin, moi. S'il n'y avait pas des gens comme moi pour se sacrifier, tu ne pourrais jamais naviguer sur des bateaux de luxe parfaitement réglés.

— Ce n'est pas faux. Mais tu sais, avec Suzanne, on préfère quand même la vraie voile, la pure. L'autre jour, on a vu un reportage sur les voiliers de la coupe de l'America, dans les années trente. Ça, c'est la quintessence de la marine. Sublime ! Autre chose que leurs trucs modernes en plastique en forme de suppositoire.

Francesco est assez d'accord. Il a à peu près les mêmes goûts sur la question. D'ailleurs, il a chargé en fond d'écran de son PC une magnifique photo en noir et blanc de *Rainbow*, un des plus beaux voiliers ayant jamais été construit, sous spinnaker. La conversation lui ramène un souvenir :

— Tiens, à propos, j'ai fait le mois dernier une mission sur un yacht à La Spezia, en Italie. J'ai vu une coque splendide en cale sèche dans un coin du chantier naval. Accrochée au bastingage, il y avait une pancarte *In vendita* avec un numéro de téléphone et le nom d'une banque. Tiens, regarde, j'ai pris quelques photos.

Il sort son smartphone, farfouille quelques instants dans sa galerie de photos, et tend l'appareil vers Bertrand en appuyant :

— Tiens, c'est pour vous, ça. Un Requin géant!

— Ça s'appelle un mégalodon, alors...

Tout en savourant intérieurement sa petite référence paléontologique, Bertrand fait défiler sur l'écran quelques photos avant de tendre le téléphone à Suzanne. On y voit une grande coque noire sans gréement, installée sur un ber le long d'un bâtiment industriel. Il commente :

— Pas mal. Il est énorme. Et ça a l'air authentique, dis donc. Tu as vu le nom?

— Oui, il apparaît sous la poupe. *Black Swan*. Ça te dit quelque chose?

— Non, pas du tout. J'imagine que ça doit coûter une fortune, un bateau pareil.

— Comment veux-tu que je sache? Ça dépend de l'état, je suppose. Tu n'as qu'à appeler!

— Très drôle!

Bertrand se lance maintenant dans une petite recherche sur son propre écran, pendant que Suzanne fait la remarque que le plat de spaghettis est en train de refroidir.

— *Black Swan*. Tiens, j'ai trouvé une annonce.

Tandis qu'il lit, son regard s'illumine :

— Ouaaaah! Année de lancement 1899. Plan Nicholson. Incroyable! On en parlait justement. Camper & Nicholsons, c'est le chantier anglais mythique. Ceux qui ont dessiné *Shamrock* et *Endeavour* pour la coupe de l'America, je crois.

Suzanne intervient à son tour :

— C'est vrai qu'il est beau. Qu'est-ce qu'il peut faire là? Elle agrandit une photo. On peut lire le numéro de téléphone, et le nom *Banca Italiana*. Nathalie tente en vain de remettre les pieds de tout le monde sur terre.

— Mangez les garçons, ou ça va être vraiment froid.

Mais les autres sont déjà partis ailleurs, loin vers des

horizons peuplés de gréements fantastiques et de voilures de 700 mètres carrés.

— Et il n'y a pas de prix?

— Non. Juste le même numéro de contact que sur la photo.

Suzanne rend le téléphone à Francesco et parvient après quelques commentaires additionnels à changer de sujet. Elle considère qu'on a épuisé la question. Ça ne surprend pas Bertrand qui connaît bien son côté assertif. Elle conclut :

— Bon. Très bien tout ça. Mais je préfère notre Requin. Lui au moins, il navigue. Il fait froid, mais beau demain. Ça vous dit d'aller faire une petite sortie dans la baie de Bourgneuf?

— Bien sûr! On est venus pour ça! On se couvrira bien.

— Parfait. En tout cas, ça vaut mieux que d'être venus pour la qualité du dîner!

Ils s'installent au salon et s'autorisent encore un, ou plutôt quelques digestifs, avant de regagner leurs chambres, la tête pleine de rêves embrumés.

Les parents sont repartis. Comme d'habitude, ils se sont autoriséés durant leur séjour quelques remarques, l'air de rien, sur l'état de la maison. Les peintures qui se défraîchissent par-ci, l'appentis en foutoir par-là... Le comble, c'est qu'ils n'ont pas dit un mot à propos des planches disparues. Bertrand a dû leur rappeler l'effort qu'il avait consenti pour s'en séparer. La réponse de son père l'a exaspéré au plus haut point :

— Ah oui, c'est vrai. Je n'avais pas remarqué... Mais tu sais, tu aurais dû les garder si tu y tenais tant.

Enfin, les voilà à nouveau seuls. Ils apprécient d'ordinaire ces intermèdes familiaux, incluant quelques balades sur leurs plages préférées et deux ou trois bons restaurants parmi ceux encore ouverts hors saison.

Mais cette fois-ci, ils ont l'impression d'avoir reçu en trois jours une dose suffisante de conseils pour tenir jusqu'à l'été.

Les jours suivants, ils sont au repos entre deux missions, *on the beach*, comme ils disent. Le mauvais temps s'est levé, le vrai, celui qui empêche toute sortie en mer, et ils se retrouvent cloîtrés à la maison. Ils ne supportent pas de rester enfermés des journées entières à ne rien faire d'autre que d'entendre la pluie cingler les vitres. Alors, se remémorant les allusions subies quelques jours auparavant, ils se sont lancés dans de grands travaux de réfection des chambres. Enfin de deux chambres, ce qui est déjà à leurs yeux très suffisant. Dieu sait ce que penseront les parents des couleurs choisies, mais peu leur importe : elles ne conviendront pas de toute façon, Bertrand le sait. Suzanne, même si elle n'en pense pas moins, ne s'autorise pas les remarques ironiques de son compagnon, par respect pour ses beaux-parents. Pour se changer les idées en même temps que d'échapper aux effluves de peintures, ils s'échappent au moins une fois par jour vers le port pour y prendre un bon coup d'embruns et retrouver des amis dans le bar qui leur sert de QG.

Suzanne, grande sportive à l'allure de triathlониenne, entretient d'habitude sa forme à coups de footing, laissant trop souvent à son goût Bertrand avachi quelque part sur le canapé, un magazine de voile dans les mains. Il dit qu'il s'en fout, et qu'il ne grossit pas malgré son régime à base de Prince fourrés et de M&M's. Alors à quoi bon ces efforts inutiles ? Si ça l'amuse d'aller souffrir, pourquoi pas ? Mais sans lui.

Elle préfère ne pas répondre et file se défouler pendant des kilomètres le long des grèves. Seulement, depuis cinq jours, elle avoue forfait. Elle apprécie les météo toniques, comme elle dit, mais sait aussi se fixer des

limites. Comme lorsqu'elle navigue. Là, franchement, il faudrait être masochiste pour s'aventurer en plein vent sous les averses glaciales.

Ils piaffent d'impatience, accrochés à leur escabeau, à l'idée de repartir bientôt vers un prochain voyage en duo. En attendant, les rouleaux en main, ils se surprennent, comme s'ils voulaient s'évader, à reparler parfois du fabuleux navire abandonné à La Spezia. Quel délire ce doit être de dompter un animal comme celui-là ! Le voilier ultime, la carène parfaite. Et quel rêve que de pouvoir pénétrer dans le club très fermé des propriétaires de ces géants des mers. Suzanne a fait remarquer que leurs initiales, B et S, sont les mêmes que celui du bateau :

— Tu crois que c'est un signe ?

— N'importe quoi !

— Peut-être, mais après tout, tu n'en sais rien.

Bertrand veut se montrer pragmatique, mais se laisse aussi prendre au jeu :

— Imagine un instant qu'on trouve un amarrage pour ce monstre à Noirmoutier, juste à côté de chez nous.

— Ça, ce serait la classe !

— Pourquoi dis-tu ça ? On s'en fout, de ce que pensent les gens. Non, pour moi, ce n'est pas ça la question : un navire taillé comme celui-là est fait pour naviguer dans les conditions de l'Atlantique, et même affronter toutes les mers du monde.

Perchée sur l'échelle, Suzanne attaque des finitions :

— Tiens, passe-moi le pinceau fin... Non, c'est bien une vue de voileux extrémiste, ça... J'imagine que, vu les dimensions, ça doit être tout confort là-dedans, parfait pour des croisières au soleil de la Méditerranée.

— De toute façon, on ne va pas l'acheter, tu le sais bien. Ça ne sert à rien de rêver.

— Tu as tort. Moi, je trouve ça très bien de rêver...

Puis la conversation revient vers des horizons plus terre à terre, incluant notamment la liste des matériels manquants pour finir ce fichu chantier.

Un soir, ayant enfin terminé les peintures d'une chambre et replacé les meubles, ils décident d'aller arroser ce premier succès au Jean Bart. Ils y retrouvent quelques têtes connues, entre le comptoir et la terrasse abritée. Les discussions et les blagues vont sans suite des uns aux autres. Après quelques tournées, le patron a la mauvaise idée d'annoncer la fermeture prochaine de l'établissement. L'heure, c'est l'heure. Pas question de se faire remonter les bretelles par une gendarmerie qui saura être tatillonne, même si l'ambiance ce soir est bon enfant. Qu'à cela ne tienne, Pierre, un ami marin pêcheur ligneur, propose un *after* chez lui. C'est à cinq minutes à pied du port.

Pierre est un brun râblé, taillé pour les embruns, bon marin et tête de mule à l'occasion, mais d'un abord jovial presque méditerranéen quand on le connaît. Souvent solitaire malgré son regard plutôt séducteur, il papillonne, comme il dit, bien qu'on lui prête notamment une liaison avec une femme qui serait peut-être un peu mariée, de l'autre côté de l'île.

— Ce sera à la bonne franquette. Il doit me rester une bouteille de Menthe-Pastille et un pack de bières.

Ça fera l'affaire. Le groupe se perd à pied dans la bourrasque et dans les petites rues aux murs blancs pour rejoindre l'impasse au fond de laquelle se terre la maison de Pierre. C'est un peu de bric et de broc là-dedans, et il faut se frayer un chemin dans l'entrée pour accéder au petit salon.

On se case comme on peut, un verre à la main. Pierre a entendu parler, on ne sait comment, de cette histoire de voilier classique abandonné en Italie et dont rêvent

Suzanne et Bertrand. Il attaque la conversation sur le sujet. Les photos circulent, et chacun y va de son commentaire :

— Mais pourquoi ne vous lancez-vous pas ? Il est magnifique, ce bateau.

— Oui, bien sûr. Tu as vu ses dimensions ? Plus de quarante mètres ! Un véritable monstre.

— Et alors ? Ça vous changerait de votre Requin, c'est sûr, mais il faut avoir la magie de voir grand. Il est temps que vous passiez à la dimension supérieure !

Le pêcheur allume une cigarette et continue après avoir tiré une première bouffée :

— Et puis, vu son âge, il possède peut-être un sacré pedigree. Bertrand, toi qui t'intéresses à l'histoire, ça devrait te motiver.

— Oui, peut-être... On voit que ce n'est pas toi qui l'entretiendrais. Et puis, tu sais, on ne connaît rien de ce bateau, à part son année de lancement, 1899.

— C'est déjà ça. Vous n'avez qu'à vous renseigner. Allez donc voir le Duc. Je parie qu'il peut vous en apprendre sur ce bateau.

Ils n'y avaient pas songé. Le Duc, de son vrai nom Xavier Saint-Mars, est un vieux type un peu mystique vivant dans une immense baraque du côté du Bois de la Chaise, sur la côte est de l'île. Tout le monde le connaît, et il partage volontiers un verre au hasard des rencontres, mais nul ne sait précisément d'où il vient. On lui prête d'avoir eu mille vies, marin ayant couru plusieurs fois le Fastnet, dandy en Angleterre à la grande époque du *swinging London*, scénariste dans les milieux du cinéma, marié à une héritière. Entre autres. Maintenant, il écrit des poèmes. On le croise souvent dans les rochers face à la mer ou aux terrasses des cafés, un carnet à la main. Il a la singulière réputation d'être une véritable bible sur le sujet des voiliers anciens.